

Homélie des Nations à Saint-Hilaire de Niort

Par Mgr Albert Rouet

Le 10 janvier 2010

Luc 3,15-16 ; 21-22

Au centre, un homme : un homme seul. Jusqu'à présent, les religions tournaient autour d'un temple ou d'un lieu de pèlerinage : Jérusalem, Rome ou la Mecque ; vers un fleuve, le Gange, le Jourdain ; au sein d'un pays, d'une terre promise possédée et à garder. Des religions attachées aux choses : maisons, terres, arbres, temples, fleuves, rites. Et ces choses étaient plus importantes que l'homme. Au nom de ces choses saintes, sacrées, on a tué, on a exilé, on a répudié, on a coupé l'humanité en deux, les bons et les mauvais, et depuis des millénaires.

*

* *

Voilà que dans l'Évangile, au moment premier au départ public du Christ, se tient un homme, un inconnu. Celui que les foules flattaient, celui vers qui elles accouraient Jean le Baptiste n'est qu'un prophète, un précurseur, un annonciateur, mais il n'est pas au centre. Voilà que pour la première fois est mis en premier non pas les choses de Dieu - les règles, les lois, les textes, les bâtisses - mais un homme seul, perdu dans sa prière. Jésus de Nazareth inaugure son ministère public, mêlé à la foule qui se presse autour de Jean. Elle se demande si le Baptiste n'est pas celui qu'elle attendait, quoiqu'il s'en défende. Et dans ce silence, une colombe. Mon Dieu ! Que la colombe a fait couler beaucoup d'encre. Pour un oiseau tout blanc, c'est un peu étrange, mais c'est comme cela !

Pourtant, nous, Français, nous sommes plutôt bien placés pour le comprendre, nous n'arrêtons pas de parler de « coq gaulois ». Il existait au temps du Christ un poème que l'on récitait dans les écoles et que l'on apprenait dans les familles : « *Si Dieu devait choisir un arbuste, ce serait la vigne ; un arbre, ce serait l'olivier ; un peuple se serait Israël ; un oiseau, ce serait la colombe...* » Par conséquent, la vigne, l'olivier, la colombe, sont les signes du peuple, comme notre pauvre « cocorico » gaulois. Cet homme seul résume en lui, comme l'axe, comme le pivot, comme le centre, comme un pieu de croix déjà planté, il résume en lui l'histoire du monde.

Cette colombe qui vient, sur lui seul, elle plane. Vous vous rappelez que ce verbe se retrouve à l'origine, dans la Genèse, quand l'Esprit planait sur les eaux pour les rendre fécondes et qu'elles portent l'histoire et le dessein de Dieu. Voilà l'origine, le début de la création, la raison pour laquelle Dieu s'est lancé, si on peut dire, dans cette aventure, qui nous concernent d'abord, puisqu'il voulait se lier à nous. Le même geste fondateur recommence sur le Christ. Sur l'unique, sur le seul, sur celui qu'il appelle son Fils, son Unique. Cette unicité du Christ, récapitule en Lui le moment créateur ; elle rayonne, se diffracte en langues multiples au moment de la Pentecôte où vont planer sur les disciples, en langues de feu, les pays divers, les cultures différentes, les langages multiples, bref, l'étonnante variété de la richesse humaine.

Entre ce moment premier, fécondant, créateur, de la création de l'homme, et la multiplicité de la Pentecôte, là se tient, comme pivot, résumant en lui tout le peuple de Dieu,

toute la création de Dieu, portant en lui, les bras ouverts du crucifié ensemençant le monde, Jésus, en prière. La voix ne peut dire, à ce moment là, à lui d'abord, à travers lui à nous tous : Voici mon Fils bien-aimé, Un dans le Christ, qui est « *tout et en tout* » (CP 3,11) comme écrira plus tard s. Paul. Voilà ce que nous fêtons.

Ce que nous fêtons aujourd'hui, nous oblige comme croyants, à réfléchir à la base de notre foi .car si nous sommes chrétiens, nous sommes chrétiens dans ce Fils. Quelle que soit notre origine, quelle que soit notre histoire ou notre âge, nos conditions, notre état de santé, nous sommes dans le Christ. Combien de fois s. Paul a-t-il dû expliquer à ses correspondants (Cl 3,11) qu'il n'y a plus de Juifs et de non juifs, grecs et barbares, libres et esclaves, hommes et femmes et sur un pied d'égalité, nous sommes radicalement Un dans le même Seigneur. C'est lui qui nous rassemble, c'est lui qui nous prend, c'est lui qui nous donne les uns aux autres. Et, des membres divers que nous représentons, constitue son corps unique, le corps de cet homme en prière, au bord du Jourdain, l'humanité nouvelle.

*
* *

Quand s. Paul écrivait qu'il n'y a que le Christ Un en qui nous vivons, mon Dieu, le monde était encore éparpillé, émietté, autant qu'aujourd'hui. Mais regardez-bien ! Nous sommes dans une société où on parle d'insertion comme si nous étions l'étagère magnifique, dans laquelle inclure des gens différents. On parle de communautarisme, on parle d'identité nationale, on parle d'exclusion. Il est utilisé un vocabulaire qui va en augmentant, ce qui est toujours le signe d'une décadence. Il se produit une inflation des mots. Nous classons nous triions, nous désignons, nous organisons, nous étiquetons. Il ne faut pas que ce genre de vocabulaire rentre dans l'église, il n'est pas un vocabulaire chrétien. Ce que nous sommes avant tout, c'est d'être dans le Christ qui que nous soyons. Il est venu apporter un glaive (Mt 10,34). Ce glaive n'est pas le glaive de la haine, il est le glaive qui nous distingue, le glaive de la circoncision, car nous ne sommes plus dépendants des mentalités du monde. Il est le glaive de la naissance pour se parler face-à-face. Nous n'avons pas à raisonner comme au-dehors. Nous devons couper nos appartenances culturelles, parce que d'abord, nous sommes dans le Christ, et celui ou celle qui est dans le Christ est plus proche de nous que notre propre famille. Rappelez-vous : « *je mettrai l'inimitié entre le père, le fils, la fille et la fille, et on aura pour ennemi les gens de sa propre maison* ». (Mt 10,35-36)

Nous sommes arrivés à un moment où il en coûte d'être chrétien parce que nous ne pouvons plus être chrétien et penser uniquement d'après notre journal favori ou notre hebdomadaire préféré. Nous devons apprendre à penser évangéliquement, c'est-à-dire que la communauté chrétienne comme telle, est appelée à donner un signe de l'humanité nouvelle que Dieu désire. Nous sommes remplis groupe à groupe de jalousie, d'envie, de concurrence. Laissons tomber ces aveuglements : nous sommes d'abord dans le Christ.

*
* *

Fêter ce baptême et fêter les différentes communautés chrétiennes dans une autre logique que la logique du monde nous ramène maintenant devant trois réalités qui sont celles du Nouveau Testament. Elles nous qualifient comme chrétiens, par opposition à des habitudes mondaines. D'abord nous sommes frères. Oui, le mot paraît aller de soi, la fraternité est dans l'air du temps ! Cependant être frère, cela veut dire que nous sommes solidaires les uns des autres au-delà même de nos appartenances ethniques ou familiales. La fraternité demande l'accueil, la fraternité demande de se donner de la peine pour rencontrer l'autre, la fraternité est une exigence bien plus qu'elle n'est un sentiment. Il peut être agréable de recevoir une si belle chorale africaine, oui, tant mieux ! Mais le sans-papier que nous croisons, il est peut être un frère dans le Christ ! Voilà que d'un seul coup notre foi, nous met devant la question de Dieu, à Caïn, « *Qu'as-tu fait de ton frère ?* ». (Gn 4,9).

Cette question nous est posée aujourd'hui et nous ne pouvons pas désertier. Si nous voulons être un signe vivant de l'humanité que Dieu désire, devant cet homme seul en prière, Jésus de Nazareth, l'homme, selon le cœur de Dieu, son Fils, nous devons nous interroger sur ce que nous sommes prêts à payer comme coût de la fraternité.

Ensuite, l'égalité et en particulier dans notre église. Il existe une égalité radicale des chrétiens et il faut que vous en soyez persuadés. Il a des fonctions différentes, certes, mais je ne suis pas plus chrétien que vous. C'est une vérité première à ne jamais oublier. Il n'y a pas des chrétiens de première ou de deuxième classe, parce que, devant cet homme agenouillé au bord du Jourdain et plus tard crucifié aux portes de Jérusalem, nous pesons du même amour. Cette égalité de tout chrétien fonde la dignité de chacun d'entre nous, handicapé ou bien portant, étranger ou autochtone. Elle place en premier ce devant quoi nous sommes égaux : l'amour de Dieu, notre Père, pour chacun d'entre nous. Il n'y a pas de privilège dans la foi. Ce qui veut dire qu'aucun de nous n'a davantage sur son voisin. Nous sommes dans la même réalité fondamentale de nous situer devant le Christ, tel que nous sommes. Devant le même amour, il est mort de la même façon pour chacun de nous.

Ayant cette même égalité, nous avons enfin les mêmes droits, droit d'avoir des communautés chrétiennes, droit de dire sa prière, d'exprimer son baptême et sa foi dans sa langue, dans sa culture, droit de nous enrichir les uns les autres de ces diverses façons dont les chrétiens comprennent l'évangile, le chantent et en vivent. Droits égaux, non pas un étranger isolé et perdu parmi nous, mais des communautés égales parlant sur un pied d'égalité et face à face. Dès lors qu'un homme est baptisé et confirmé, il jouit des mêmes droits dans notre église. Cela, il nous faut le montrer, malgré nos habitudes, malgré nos coutumes, malgré nos sensibilités et nos goûts. Le baptême du Christ inscrit l'exigence première comme un coup d'épée, comme une parole de feu qui vient au fouailler au fond de notre cœur la manière à distinguer ce qui relève de nos habitudes du monde et ce qui appartient au monde de la foi. Il y a un choix à faire. On ne peut pas se contenter de compromission entre notre tranquillité et le frère inquiété.

*
* *

Le Christ était en prière, seul, disponible à la volonté de son Père, qui nous dit : « *Voici mon Fils bien-aimé* ». Nous ne pourrions vivre cette réalité fondamentale que dans l'abandon total de notre vie entre les mains du Père. Croire, c'est s'abandonner, c'est laisser Dieu nous prendre comme un enfant et nous conduire amoureusement vers cette humanité qu'il désire et qu'il fera avec nous.